

Donzère pendant la guerre 1914-1918

Georges SOUVILLE

L'exposition sur la guerre 1914-1918, organisée l'an dernier au Musée de DONZERE par Mlles PERRIN et PELOUX, a obtenu un succès mérité. De nombreux souvenirs : lettres, objets, ont montré la part que nos concitoyens ont prise à ces tragiques événements, et, par-dessus tout la longue liste des Donzérois tombés au champ d'honneur. Mais comment a vécu notre village durant cette période ? Il est temps sans doute de le rappeler, alors qu'il ne reste encore que quelques survivants de cette époque pour en évoquer le souvenir.

Nous voici donc, aux premiers jours d'Août 1914. Tout le monde vit dans une atmosphère survoltée d'un patriotisme revanchard et aveugle ; tout enfants que nous étions, nous participions à cette frénésie collective. Pour nous et pour les jeunes gens, la guerre n'est qu'un jeu - prolongement de celui auquel nous nous livrons entre nous - et chacun est assuré - même les aînés - qu'elle se terminera en quelques jours par la défaite de l'Allemagne. Je garde un souvenir très précis de cette époque : les groupes se formant dans les rues pour commenter les nouvelles du journal. Puis les affiches décrétant la mobilisation générale accompagnées d'une autre qui se veut rassurante : "La mobilisation n'est pas la guerre" !! Les hommes, jusqu'à 45 ans, partant, jour après jour, accompagnés à la gare par les femmes en pleurs et une partie de la population. Nous en faisons partie bien entendu et, comme nous sommes en vacances, nous passons des heures en gare, où, sans interruption, se succèdent les trains. Les wagons : "hommes : 40, chevaux en long : 8" sont chargés de feuillages et couverts d'inscriptions à la craie : "Dans 15 jours à Berlin" "A bas le Kaiser" "Guillaume, tu es fichu" "Vive la France". Tous les régiments défilent ainsi devant nous, dans leur tenue N°1 aux couleurs voyantes pantalons et képis rouge garance, capote bleu marine pour les fantassins, zouaves à la chéchia et aux larges culottes bouffantes rouges, veste courte bleu clair bordée de jaune - cuirassiers dont on voit dans un coin des wagons luire les cuirasses et les casques d'acier ornés d'un plumet rouge, avec la queue de cheval - dragons avec la veste bleu clair à brandebourgs-toutes ces belles couleurs qui faisaient d'un défilé un spectacle de féerie, mais à cause desquelles nos soldats constitueraient pour les Allemands des cibles de choix.

Mais dans le village, vidé de plusieurs centaines d'hommes, la fièvre des premiers jours est vite tombée ; la vie doit reprendre son cours et il faut, s'organiser pour combler les vides causés par ces départs. Dans la campagne on doit terminer le battage du blé - qui se fait encore sur l'aire, au rouleau - ; au problème de la main d'œuvre s'ajoute celui du manque de chevaux, une bonne partie d'entre eux ayant été réquisitionnés pour les besoins de l'armée. A la chocolaterie de tout jeunes gens doivent remplacer les aînés pour effectuer des travaux pénibles ou pour des tâches auxquels les ils n'ont pas été formés. C'est ainsi que mon frère Edmond - pas encore 17 ans - doit prendre la place de Mr MURE, mécanicien chargé de la marche et de l'entretien de la machine à vapeur, qui actionne toute l'usine !

Dès la deuxième semaine, des postes de garde ont été établis pour la surveillance de la voie ferrée et de la route nationale. Leurs cantonnements s'échelonnent dans les fermes voisines ; il y en a quatre : à la ferme du Pont de la Berre, à la ferme Delaye, à la ferme Barnavon (actuellement atelier Mauveaux) à la ferme du Robinet. Chaque poste commandé par un sergent, compte deux caporaux et une dizaine d'hommes, les "territoriaux", âgés de 45 ans et plus. On y a affecté beaucoup de "pépères" du pays (entre autres Eugène Gauthier, qui est sergent, Mr.Juvin, l'abbé Navoly) affublés de vieux uniformes et équipés de fusils Gras, datant de la guerre de 1870. Ils doivent contrôler tous ceux qui passent, car on ne peut aller d'un pays à l'autre sans être muni d'un laissez-passer. C'est qu'une véritable psychose d'"espionnite" - qu'on a retrouvée en 1939 avec la "cinquième colonne"- vient de s'instaurer ; on voit des espions partout ; on va jusqu'à arracher, aux devantures des épicerie, les plaques "Bouillon Kub", supposées constituer un code de repérage pour les espions allemands !

Mais l'enthousiasme des premiers jours est vite tombé : après quelques succès en Alsace où nos troupes ont occupé Mulhouse le 19 août, les Allemands envahissent le Nord de la France et début septembre ils sont à

quelques kilomètres de Paris. Les rues de Donzère, habituellement animées, se sont comme vidées ; on se rassemble deux fois par jour autour du tambour de ville pour écouter le "communiqué officiel de l'État-Major. Je me souviens encore de celui qui, à mots couverts, annonçait la défaite de Charleroi, le 23 août. Il avait cru pouvoir masquer en partie ce désastre en déclarant : "si nos pertes ont été grandes, les leurs (celles des Allemands) n'en ont pas moins été", accueilli par les exclamations douloureuses des femmes, que nous ne nous expliquions pas très bien. En effet, cela ne voulait-il pas dire que l'on avait tué beaucoup d'Allemands !!!

Et puis, voilà que des familles de Donzère sont directement frappées par le malheur : le premier dont on apprend la mort est le sous-lieutenant BAUMEL, tué le 20 août. Une première liste de soldats blessés dans les premiers combats vient d'arriver : ce sont Paul Barthélemy, Marcel Chopard, Louis Félix, R. Roche, L. Gastaud, J. Chapeaux, A. Debard, M. Benoit, H. Tavan. Début septembre, on apprendra encore la mort du lieut. Paul Faugier, du Lt F. Pierrat, de J. Félix. La liste s'allonge de semaine en semaine ; chaque jour, on attend avec anxiété le passage du facteur ; quelle inquiétude quand les lettres n'arrivent plus, car la poste aux armées, inexistante dans les premières semaines, a fini par s'organiser. Comme il faut combler les vides causés par l'hécatombe d'août, on mobilise en hâte de nouveaux contingents de réservistes, en même temps que les jeunes gens de la classe 14 sont appelés sous les drapeaux. C'est alors que la vie de notre village va être entièrement bouleversée.

En effet l'État-Major vient de prendre une décision imprévue. Comme on ne sait pas dans quel camp l'Italie va se ranger : - elle fait partie, en effet, avec l'Allemagne et l'Autriche, de la Triplice, opposée à la Triple Entente de la France, l'Angleterre et la Russie, - il décide de replier dans la vallée du Rhône tous les régiments alpins. C'est ainsi qu'est constituée autour de Valréas - ce sera le "camp de Valréas" - dans un rayon de 30 kilomètres, une vaste caserne qui groupera plus de 150.000 hommes. On imagine ce que représente la transformation en caserne d'un village comme Donzère, d'à peine 1700 habitants, qui, du jour au lendemain, doit recevoir un contingent, qui, par moments, atteindra jusqu'à 2.000 soldats ! Et le même problème se posera pour tous les villages de la région. Il faut tout d'abord loger tout ce monde. Il y a bien deux usines désaffectées la Brasserie Meynot et, en bordure du Rhône, la Filature - appelée communément "La Fabrique" - dont les vastes locaux peuvent bien abriter un millier d'hommes. Comme cela ne suffit pas, tous les locaux disponibles, quel que soit leur état, sont réquisitionnés : granges, greniers, fenils, remises ; il n'est pas de rue qui ne reçoive son contingent, ici une section, là une escouade. Cantonnements bien sommaires et inconfortables, quelquefois sur des planchers branlants, directement sous les toits, mal protégés du froid. Les soldats sont serrés sur le sol couvert de paille, sans rien pour se chauffer en hiver, n'ayant pour s'éclairer que la pâle lueur des bougies des fanaux réglementaires. Toutes les conditions d'insécurité sont réunies pour qu'éclatent des incendies meurtriers ; fort heureusement, -il est vrai que la discipline est sévère, - il ne s'en produira aucun.

Désormais Donzère va vivre à l'heure militaire, réveillée de bonne heure par le clairon qui, à travers les rues, tout au long de la journée va rythmer les activités de la troupe : le rassemblement, le vaguemestre, la soupe, les consignés, l'appel du soir et l'extinction des feux. Nous sommes bientôt familiarisés avec toutes ces sonneries et, à tue-tête, nous chantons les paroles que l'on a bâties sur ces airs. Dès le réveil, c'est la cohue autour des fontaines pour la toilette matinale. Plusieurs, heureusement, ont un bassin : celles de la Mairie, du Melon, de la porte de la Font, de la Basse-Bourgade, et il y a aussi le lavoir ; mais c'est bien peu pour tant d'hommes. Et c'est le départ pour l'exercice, au Champ de Mars, au pré Meynot ou à même dans les rues. Un spectacle tout nouveau pour nous, les gamins, qui, munis de bâtons, essayons de les imiter. Mais bientôt, comme la guerre a pris une nouvelle forme et que les armées se sont terrées dans les tranchées, le terrain d'exercice se transporte sur la Gravière et sur le Devoy. Là, les soldats vont s'entraîner à creuser tranchées, boyaux et sapes et à lancer les grenades. Quand ils seront partis, ce sera pour nous de magnifiques terrains de jeux.

Une nouvelle distraction, avec l'heure de la soupe : les bouteillons que l'on apporte des "roulantes", le "rata" fumant dans les gamelles avec le couvercle transformé en assiette, la distribution du vin dans les "quarts" et les "boules de son". À l'étroit dans leurs cantonnements les soldats viennent manger leur gamelle sur les trottoirs et les escaliers des maisons voisines et nous les entourons comme des bêtes curieuses. Ils s'amusent

comme des grands enfants qu'ils sont encore, se faisant force niches. Combien peu, hélas! reviendront de cette terrible guerre : leur jeunesse éclatante de vie les empêche d'y penser... La soupe avalée, on court vers les fontaines pour laver les gamelles ; les restes sont vidés à côté, au grand régal des chiens et des chats accourus au banquet. Mais bientôt, quelques gens avisés amènent des tonneaux pour recueillir ces reliefs, pour en nourrir des cochons ; à cela, s'ajoutent de gros morceaux de pain dont les rues sont jonchées ; c'est un gaspillage inouï, car la "boule de son" allouée journallement à chaque soldat dépasse en général les besoins ; il y sera mis ordre à la fin de l'année et nous nous en souviendrons quand, l'année suivante, nous n'aurons plus que 250 gr de pain par jour, distribués contre tickets.

Une fois par semaine, nous sommes conviés au grand spectacle de toute la troupe, la clique en tête, les capitaines juchés sur leurs chevaux, défilant pour se rendre au champ de tir du "Jas des Chèvres" près de Bondonneau, à l'Ouest de la colline de Monceau (Atlan).

Mais c'est le soir, après la soupe, que l'animation dans les rues est à son comble ; les soldats désœuvrés, ne sachant que devenir, errent de ci de là. Bientôt dans quelques remises et arrière-salles, des "bistrots" improvisés s'ouvrent pour les recevoir. Le vin y coule à flot ; pensez, il vaut 3 sous le litre ! et nos Savoyards - car c'est le 97^e régiment d'infanterie alpine de Chambéry qui est cantonné à Donzère - sont de solides buveurs. De son côté, le vicaire, l'Abbé Valéro, accueille chez lui ceux qui cherchent un coin tranquille, où ils pourront faire leur correspondance. Mais la salle est bien trop petite car le "patronage" - dans la cour de l'ancien Hôtel Laurent, 13 Basse-Bourgade - a été réquisitionné comme cantonnement. Fort aimablement, Mme Simonnet, grand-mère de notre compatriote M. Maurice-René Simonnet, met à leur disposition une vaste salle, qui de plus est chauffée, et qui se remplit tous les soirs. Quelques soldats, individuellement ou à plusieurs, ont loué une chambre pour y entreposer leurs affaires personnelles, pour venir s'y reposer en dehors de l'atmosphère enfumée des bistrots, dont quelques-uns, il faut le dire, n'ont pas très bonne réputation. C'est ainsi qu'une de nos cousines, dont le fils a été mobilisé, a loué sa chambre à quatre Frères Maristes venus, l'un de Grèce, l'autre de Turquie, le troisième du Mexique et le quatrième des Etats-Unis. Chassés de France en 1905 par la loi de séparation, ils sont rentrés pour venir défendre leur pays. Quelle aubaine pour mon frère et pour moi, qui venons passer des heures en leur compagnie. Les, petits ignorants de ces pays que nous sonnes - nous n'avons jamais eu de livres pour nous documenter sur ce monde extérieur au nôtre - mais qui sommes avides de savoir, les écoutons, bouche bée, parler de ces terres lointaines, de leurs habitants, de leurs coutumes. Le comble, c'est d'entendre les diverses langues qu'ils parlent ; ils nous récitent le "Je vous salue Marie" en anglais, en turc, en espagnol, en grec. Nous retrouvons dans cette dernière langue, si chantante et si douce, celle de notre Provence.

L'instruction de la classe 14 a été rapidement menée, car il faut combler les vides creusés par les hécatombes du début de la guerre. À partir de la mi-novembre, compagnies par compagnies, les soldats partent pour le front. Cela ne se fait plus en fanfare, confine au début de la guerre, mais presque en catimini. À fin novembre les cantonnements sont vides, pour recevoir les recrues de la classe 1915, qui vient d'être appelée. Leur instruction, à eux aussi, se fera dans trois mois à peine et, début mars, c'est les recrues de la classe 16 qui viendront les remplacer. Ils rejoindront leurs devanciers au mois de juin : ce qui reste de la garnison, les cadres, partiront le 22 juin 1915 pour Montmélian. L'État-Major était rassuré au sujet de l'Italie, car celle-ci, ayant dénoncé le 3 mai le Traité avec la Triple-Alliance (la Triplice), venait d'entrer à son tour dans la guerre contre l'Allemagne.

Donzère, vidée de ses soldats, retomba dans le calme ; une chape de plomb semblait avoir été jetée sur le pays, accablé par les deuils et où les privations de tous ordres commençaient à se faire sentir. Mais à la fin octobre, un nouveau contingent de soldats nous arrivait ; c'était maintenant le 140^e régiment d'infanterie de Grenoble. Rien à voir avec les jeunes soldats du 970 R.I. Il s'agissait surtout de "récupérés" : soldats de l'"auxiliaire" affectés à l'"active", blessés, revenus de convalescence après guérison. Ayant connu l'horreur de la guerre, ils appréhendaient d'avoir à retourner sur le front ; l'animation joyeuse que l'on avait connue en 1914 avait disparu.

Il fallut attendre le 11 novembre 1918 pour que la joie éclate à nouveau un vrai délire s'empara de tout le monde ; soldats et civils mêlés parcoururent les rues en chantant la Marseillaise et se rassemblèrent au Champ de Mars en s'embrassant, tandis que les cloches sonnaient à toute volée pour chanter la paix enfin revenue. Cependant que dans leurs maisons, des femmes pleuraient un mari, un fils, qui ne reviendrait plus.

Les archives de Donzère sont muettes sur toute cette période ; nous avons pu avoir quelques précisions dans le bulletin paroissial "L'Église et le Foyer" ; à nos souvenirs personnels se sont joints ceux de Madame ALLIER et de Mr Martial CHOPARD, que nous remercions vivement de leur collaboration.